

## PROLOGUE

Avant de vous raconter mon histoire, et celle de ma fille Haya, qui a aujourd'hui dix ans, je dois vous dire ceci : j'ai aimé follement, passionnément, l'homme dont je vais vous parler dans ce livre. Des années durant, cet amour m'a nourrie. J'ai vécu pour, et par lui. C'était un voyageur : pour être libre de le rejoindre, partout dans le monde, j'ai interrompu mes études. Afin de me rendre toujours disponible pour lui, j'ai accepté de ne pas travailler, et de dépendre de lui financièrement. Oui, j'ai aimé cet homme. Je l'ai choyé, j'ai voulu être pour lui une amante, une amie, une sœur. Pour le garder, par peur de le perdre, j'ai accepté des choses que je ne me serais jamais cru capable d'accepter. Cet homme aussi m'a profondément aimée, aujourd'hui encore j'en suis persuadée. Il m'a donné le plus beau des cadeaux : ma fille.

Puis il me l'a reprise.

J'étais très jeune lorsque je l'ai rencontré, je n'avais pas encore vingt ans. Plus une adolescente, pas tout à fait une adulte. Est-ce une excuse pour avoir été aussi crédule ? J'aimerais croire que oui, ainsi culpabiliserais-je moins. Ainsi comprendriez-vous mieux les lourdes erreurs que j'ai pu commettre. Au fil de ces pages, à un moment ou à un autre, vous allez me trouver bien naïve. Peut-être même stupide. Vous vous direz que

j'avais perdu tout jugement. Certains me reprocheront de m'être laissé humilier, d'autres de n'avoir pas mieux protégé ma fille, d'autres enfin se diront même, peut-être, que j'ai mérité ce qui m'est arrivé. Tous ces reproches, je me les suis déjà maintes et maintes fois adressés. La culpabilité m'a longtemps habitée, mais l'énergie dont je dois faire preuve quotidiennement pour me battre est trop précieuse pour que je la gaspille. Aujourd'hui, mon seul but est de retrouver enfin mon enfant : elle m'a été enlevée il y a déjà trois ans.

## LA RENCONTRE

Depuis quelques années, mon petit frère Salomon et moi vivons à Paris. Avant, nous habitions dans le Sud: Juan-les-Pins. Papa est à la tête de plusieurs salons de coiffure sur la Côte d'Azur mais aussi à Paris. Il est donc contraint de faire très souvent la navette entre la capitale et la côte, et, un jour, maman en a eu assez. Mes années de collège et de lycée se déroulent tranquillement. On peut dire que je vis une enfance et une adolescence heureuses. Papa est un gros bosseur et gagne très bien sa vie. Maman ne travaille pas, elle consacre son temps à ses deux enfants. Une maman poule. Il faut dire que toute notre famille est très unie. Mon père est issu d'une famille nombreuse: il a treize frères et sœurs! Maman, quatre!

Et presque tous se voient régulièrement. Toute mon enfance, toute ma jeunesse, maintenant encore, j'ai pris l'habitude des repas avec, au minimum, une quinzaine de convives. Oncles, tantes, cousins, notre famille a vraiment le sens de la famille, et pour moi c'est fondamental. Je pense que cette culture familiale, ce socle, m'a donné de la force, et que cette force, ce souffle m'aide encore aujourd'hui à tenir, malgré les drames. Chaque jour, je remercie mes parents de m'avoir élevée ainsi.

Au collège, puis au lycée, j'ai deux « meilleures amies »: Shana et Rachel. En seconde, Shana choisit une

orientation professionnelle, elle quitte alors l'école mais nous nous retrouvons tous les week-ends. En terminale, je mène une vie plutôt sage : lycée, cafés avec les copines, un vague petit copain... Les études longues, ce n'est pas pour moi : je veux gagner ma vie. Après le bac, et pour rassurer mes parents, je trouve très vite une solution : je m'inscris au CAPA, capacité en droit, à l'université de la Sorbonne-Tolbiac – après deux ans de cours du soir, si je le souhaite, j'aurai un vrai métier, assistante juridique. À moins que je ne préfère continuer mes études, auquel cas je pourrai m'inscrire en licence de droit. En attendant, pour gagner de l'argent de poche, je vais travailler deux jours par semaine en extra dans l'un des salons de coiffure de papa et je m'inscris dans une agence pour être hôtesse dans les salons, congrès, etc.

Toute cette année-là, contrairement à mes habitudes, je vais être d'un sérieux absolu. Je ne loupe quasiment aucun cours, et pourtant... je travaille à mi-temps dans les salons de mon père à Bastille, et trois fois par semaine je vais aux cours du soir de la Sorbonne. Je rentre rarement chez moi avant 23 heures. Une fois par mois environ, je suis hôtesse d'accueil durant tout le week-end. Je vis chez mes parents, je gagne un peu d'argent, et le week-end, si je ne travaille pas, je révise à la bibliothèque de la Sorbonne avec ma nouvelle copine, Rébecca, étudiante comme moi aux cours du soir. J'ai décidé que, coûte que coûte, je passerai en seconde année de CAPA...

À la fin du mois, je fête au champagne mon passage en deuxième année. Je suis fière de moi : j'ai réussi à suivre des cours difficiles, le soir, tout en travaillant un peu la journée pour ne pas dépendre totalement de mes parents. Mes études s'annoncent bien, j'ai confiance en l'avenir. L'été arrive, je vais enfin pouvoir profiter de mes vingt ans qui approchent !

Mon amie Rébecca, elle aussi, a vingt ans. Pour son anniversaire, sa famille lui offre un séjour à Londres, à l'hôtel, près de Knightsbridge. Elle me propose de l'accompagner. Ce sera la première fois que je partirai avec une copine à Londres! Avec mes économies, j'ai de quoi m'offrir quinze jours de vacances. La première semaine de juillet 1997, nous grimpons dans l'Eurostar: à nous la liberté!

Cet été-là, la chance nous sourit: au-dessus de Londres règne un ciel sans nuages, le soleil brille parfois si fort qu'il nous semble aussi brûlant que celui de la Côte d'Azur. La chambre du Halkin Hotel est suffisamment spacieuse pour nous deux... Qui de toute façon n'allons faire qu'y dormir! C'est la première fois que je visite la capitale britannique. Tout m'enchant: les boutiques, très mode ou très kitsch, les parcs suffisamment nombreux pour pouvoir respirer, contrairement à Paris... Et les Britanniques eux-mêmes: ici chacun s'habille comme il le souhaite, personne ne se retourne sur un passant dans la rue... Sauf nous, les *Frenchies*! Il règne un parfum de liberté, et nous en profitons au maximum. Nos journées ne commencent jamais avant midi ou 13 heures. En général, ce sont les femmes de chambre de l'hôtel qui nous réveillent, à force d'insister pour entrer faire le ménage.

Dès que nous sommes prêtes, Rébecca et moi allons faire du lèche-vitrine et nous promener. Chacune d'entre nous a assez d'argent de poche. Nous arpentons Oxford Street et King's Road, nous bronsons sur le gazon de Hyde Park... En début de soirée, nous rentrons à l'hôtel, pour nous préparer, car chaque soir est l'occasion d'une nouvelle sortie. Rébecca connaît beaucoup de monde à Londres. Contrairement à moi, elle y est déjà venue très souvent, et y a des amis, surtout

français. Et ça tombe bien, car ici les discothèques sont plutôt des clubs privés, où l'on dîne en général au premier étage, surplombant une grande piste de danse au rez-de-chaussée. Nous fréquentons à peu près toujours les mêmes boîtes, l'Emporium, dans Soho, le Café de Paris à Piccadilly, ou Brown's, sur Hackney Road. En général, nous dînons d'un sandwich ou d'un *Take away*: des plats au poisson ou végétariens, dans des barquettes en carton, à manger en marchant dans la rue, habitude si chère aux Anglais. Puis nous rejoignons la petite bande de Rébecca. Dans ces soirées, nous ne sommes jamais moins d'une dizaine, et l'atmosphère est très gaie. Rébecca a renoué avec un ancien petit ami, Sofiane, qu'elle avait déjà rencontré à Londres. Il est saoudien. Rébecca, elle, est française d'origine algérienne. Ils se retrouvent de temps en temps en boîte. En général, nous prenons une table à plusieurs, à l'étage, et nous partageons une ou deux bouteilles de champagne. Le petit ami de Rébecca, lui aussi, a une bande. De très jolies filles, toujours très maquillées, et des garçons tirés à quatre épingles, tous saoudiens. Nous les croisons très souvent, surtout au Brown's. Ils parlent tous anglais. L'un d'eux se prénomme Jafar, c'est un petit brun très branché, qui vient souvent s'installer à notre table, et surtout c'est un danseur extraordinaire, un sosie de Michael Jackson! Comme j'adore ça, je m'éclate avec lui sur la piste. On ne peut pas dire qu'il me drague, il est juste très prévenant, et très rigolo. Lui aussi est saoudien. À sa table, il y a presque toujours un jeune homme assez beau, un grand brun, au visage étroit et au menton volontaire. Il nous salue invariablement d'un demi-sourire et d'un hochement de tête, mais ne se mêle pas à nous quand nous dansons. On nous dit qu'il appartient à la famille royale saoudienne. Cela me fait rire: un vrai prince?

comme celui des contes de fées de notre enfance? Plus tard, j'apprendrais que le prince, car c'est bien un prince, m'a « repérée » dès mon arrivée. Un soir, nous décidons Rébecca et moi de rester tranquillement, toutes les deux, seules, à une table au premier étage, au-dessus de la piste de danse. Nous regardons la bande danser et chahuter. Nous sommes un peu fatiguées de ces nuits blanches qui s'enchaînent. Sans que nous l'ayons commandé, un magnum de Cristal Roederer rose surgit comme par miracle à notre table. Le serveur nous précise qu'elle nous est offerte par le prince Saddam... Et, depuis sa table, à une vingtaine de mètres de nous, le fameux prince Saddam nous fait un petit signe de tête et lève sa coupe de champagne en notre honneur. J'avoue qu'il ne manque pas de classe...

Nuit après nuit, nous devenons évidemment de plus en plus proches de la bande saoudienne et, très vite, Jafar devient l'organisateur de toutes nos soirées. Vers 13 heures, chaque jour, il appelle à l'hôtel et nous demande ce que nous prévoyons pour le soir. Jamais de rendez-vous dans la journée : les Saoudiens sont, encore plus que nous, des oiseaux de nuit. Ils se réveillent en fin de matinée comme nous, mais leur planning à eux est rythmé : une heure dans la salle de sport de l'hôtel avant le déjeuner qu'on leur sert dans leur chambre. Quand Jafar téléphone, nous nous mettons d'accord sur le lieu du rendez-vous, c'est-à-dire la boîte de nuit dans laquelle nous allons nous retrouver. Car nous faisons souvent plusieurs clubs par nuit, toujours avec les cartes de membres de nos amis... Côté saoudien, le chef de bande, c'est Saddam, le prince. Eux et nous finissons toujours à l'aube à la même table. Et nous rions beaucoup. Avant de les connaître, j'imaginai que les Saoudiens ne buaient pas une goutte d'alcool. Je me suis

vite rendu compte de mon erreur...! Certains d'entre eux vont même jusqu'à tester d'autres plaisirs interdits par l'islam... Le haschisch circule beaucoup, mais pas seulement... La cocaïne et d'autres drogues tournent aussi dans les parages. Quoi qu'il en soit, nos soirées sont très animées. Un soir particulièrement arrosé, nous transformons la piste de danse de la discothèque en piscine: les Saoudiens ont lancé une bataille d'eau! Et, quand le patron surgit, en colère, ils règlent le problème en payant une tournée générale de champagne... Bref, avec eux, tout est facile, léger, l'heure est à la rigolade, à la détente, à la fête. Mais je ne sors avec personne, je n'ai pas d'aventure. Parfois j'ai l'impression de « tenir la chandelle » de Rébecca qui, elle, est toujours avec Sofiane, son ami saoudien, lui aussi plutôt beau garçon, typé.

Jafar est devenu un vrai copain. Il est toujours prêt à faire la fête, à rigoler, il est serviable, enthousiaste... Mais vraiment pas mon type d'homme. Un seul des Saoudiens me plaît: le prince Saddam. Il est d'allure séduisante, c'est vrai, mais il est surtout entouré d'un halo de mystère. Visiblement, il est très charismatique: un mot de sa part, et les autres se lèvent et le suivent comme un seul homme. C'est un chef, un vrai. Il faut dire que c'est lui qui règle toutes les additions: ceci n'est sans doute pas étranger au respect qu'il inspire...

Le soir, quand j'entre dans l'une des discothèques où nous passons invariablement nos nuits, je le cherche, instinctivement. Et, souvent, quand je relève la tête, je surprends son regard qui s'attarde sur moi. Il m'attire. C'est un moment délicieux: celui où l'on pressent que l'autre éprouve la même attirance que vous, et que l'on se laisse doucement glisser vers lui, en sachant que bientôt il sera trop tard pour reculer... Ce moment où



chacun ne pense plus qu'à l'autre, et où pourtant aucun des deux ne fait le premier pas.

Mais je suis encore bien loin de me douter que la passion, folle et dévastatrice, va fondre sur moi. À ce moment-là, j'aurais ri au nez de celui qui m'aurait affirmé que j'étais en train de tomber amoureuse de Saddam. Car ce prince musulman ne pouvait tout simplement pas m'être destiné, à moi, jolie jeune femme d'origine forcément plus modeste, et respectueuse des traditions juives.

N'empêche: au fil des jours, je suis de plus en plus sensible au charme du prince. Bien sûr, l'argent n'est pas un problème pour lui, mais il a la délicatesse de ne jamais en jouer. Nous discutons beaucoup, en anglais, car Saddam ne parle pas français. J'ai la chance de manier suffisamment cette langue pour qu'elle ne soit pas un obstacle. Et quand je me trompe, il me reprend gentiment, de sa voix suave.

Je n'oublie pas pour autant que nos appartenances religieuses font que nous serions sans aucun doute le couple le plus mal assorti qui soit! J'écris cela avec humilité: je suis, comme chacun d'entre nous, le produit de ma culture et de mon éducation juives. Du moins, c'est ce dont j'ai toujours été persuadée, jusqu'à maintenant. Saddam, qui est redoutablement intelligent, l'a immédiatement compris. Mais visiblement, il en faut plus pour l'arrêter dans ses conquêtes: il se montre drôle, et prévenant. Il nous offre toujours des fleurs, à nous les filles, mais souligne systématiquement que « la plus belle rose est pour Candice ». Il est aux petits soins pour moi, me fait de menus cadeaux: le CD du mix qui vient d'être joué au club par le DJ Boy George, une casquette, un camélia, une « cabine téléphonique tirelire » (typique de Londres!)... Il m'invite au restaurant le plus souvent possible, et se comporte en gentleman: il m'ouvre la porte,

s'efface devant moi, avance ma chaise pour que je m'assoie, et refuse systématiquement que je paie l'addition.

Un soir, il vient nous chercher à l'hôtel, Rébecca et moi, en Jaguar avec chauffeur... et nous emmène au McDo, enfin, au McDrive! Les personnes qui font la queue nous dévisagent avec insistance : nous sommes sans doute les seuls à aller chercher nos Big Mac en voiture avec chauffeur! Cet anachronisme me plaît : sans doute est-il impossible de ne pas être séduite par un don Juan riche et attentionné...

Bref, Saddam ne ménage pas ses efforts pour que je tombe dans son piège. Et, petit à petit, ça marche. Difficile de résister à son charme. Il n'est jamais pesant, même quand il force le trait, car il sait retourner la situation et rire de lui-même.

Un soir, pour la première fois, je dîne avec lui en tête à tête au Scalini, un des restaurants italiens préférés de Lady Di. Nous discutons pendant des heures de tout et de rien. Je suis étonnée, car nous nous entendons parfaitement : j'ai même le sentiment étrange de le connaître depuis toujours. Jafar me répète souvent que le prince est amoureux de moi : je prends cette affirmation à la rigolade, bien consciente que Saddam, selon sa réputation, semble multiplier les aventures. Mais je trouve sa compagnie de plus en plus agréable. Il me raconte des anecdotes concernant sa vie en Arabie Saoudite, et je m'imagine son quotidien, à la fois fastueux et rigide.

Pour vivre, Saddam bénéficie d'une sorte de « bourse », une rente mensuelle attribuée par le Diwan, l'administration centrale. De cette somme, environ 10 000 euros par mois, il peut faire ce qu'il veut. Mais tous les deux mois, il a obligation de revenir à la Cour pour se présenter au roi. Quand il est en Arabie Saoudite, il habite dans l'un de ses palais, à Riyad, la capitale, ou bien à Djedda, sur

la mer Rouge. D'après ce que je comprends, chaque membre de la famille royale possède au moins un ou deux palais... Mais la plupart du temps, Saddam voyage « pour affaires ». Il est, m'explique-t-il, le représentant à l'étranger d'une grosse entreprise saoudienne liée au pétrole et qui appartient à la famille royale. Il va régulièrement en Europe, surtout au Royaume-Uni mais aussi en France et en Italie, parfois aux États-Unis, pour signer des contrats. À Londres, il a son propre appartement et y vit trois mois par an. Le reste du temps, sa sœur, Sultana, ou l'un de ses nombreux cousins l'utilisent lors de leurs voyages.

Bref, Saddam est riche, très riche, et il voyage beaucoup. Cette vie « de rêve » me tourne forcément la tête, direz-vous. Pas vraiment : pour moi, ce prince est riche, mais pas libre – il est entravé par ceux qui le paient. Et puis, au fond, je ne prends pas ses histoires au sérieux. Non que je mette sa parole en doute, non. Mais son monde semble tellement loin du mien, du nôtre, il n'est pas réel.

Il me reste six jours à passer à Londres, et je pense régulièrement, avec un petit pincement au cœur, au moment où nous allons nous séparer. Nous avons pris l'habitude de passer quasiment tout notre temps ensemble. Et nous ne nous sommes même pas embrassés !

Un soir, Saddam nous invite tous à dîner chez lui, dans son appartement en face de Hyde Park. Nous commandons des pizzas et des vidéos de films noirs. Le lendemain, rebelote pour une soirée Nintendo ; Mario Kart est à l'honneur. Et le surlendemain, quand les autres partent pour aller au club, je reste seule avec Saddam : ni lui ni moi n'avons envie de sortir.

Il tombe des cordes, et nous sommes bien à l'abri dans son confortable appartement. En refermant la

porte, Jafar nous lance un clin d'œil rigolard. Saddam et moi discutons, tranquillement installés sur le canapé devant la télé. Et ce qui devait arriver... Sa bouche se rapproche de la mienne. Un baiser voluptueux. Je suis parfaitement bien dans ses bras. Je ne me pose pas de questions, et je suis charmée par son attitude : il ne fait aucune tentative pour m'attirer dans sa chambre. Si c'est une technique de drague, elle fonctionne bien !

Vers 6 heures du matin, je rentre à l'hôtel. Je m'allonge doucement à côté de Rébecca, je me sens comme enivrée, mais aussi angoissée. Je n'ai pas du tout envie de dormir, je me tourne et me retourne dans le lit : je sais pertinemment que ce baiser n'a aucune signification, que cette histoire est sans lendemain, et je n'ai aucune envie de m'attacher à un homme, prince, et saoudien !

Lorsque je me réveille, quelques heures plus tard, j'ai pris une décision. Comme d'habitude Saddam me téléphone, mais je lui réponds plutôt froidement. Au ton de sa voix, je sens qu'il est étonné, mais il ne rétorque pas. Nous convenons d'un rendez-vous au pub en face de chez lui. Dès que nous nous retrouvons, j'attaque : « Écoute, Saddam, tu me plais beaucoup, c'est vrai. Mais franchement, je n'ai pas envie de souffrir, alors pas la peine d'aller plus loin entre nous : nous ne faisons pas partie du même monde. Moi, je ne suis pas une princesse... et je suis juive ! Je ne te fais pas de dessin... De toute façon, je repars après-demain pour Paris. »

Ma voix tremble un peu, mais mon ton est ferme : je suis décidée à l'oublier. Saddam me laisse parler, me regarde, prend ma main, l'embrasse, et commence, d'un ton très doux : « Je vais te dire ce que je n'ai jamais dit à personne, mais tu dois me jurer de ne jamais en parler, ni à tes amis, ni à ta famille, et encore moins à mon entourage. Seuls ma mère, mon frère Talal et ma

sœur Sultana partagent ce secret, mais tu ne dois jamais aborder ce sujet avec eux. Ce serait très grave. Promis? »

Je promets, émue par son ton solennel. Je ne sais pas à quoi m'attendre, mais je comprends que le moment est grave, qu'il ne cherche pas seulement à me faire le grand jeu typique du séducteur, style « tu es la première femme qui me plaise autant ». Encore hésitant, Saddam me fait jurer sur la tête de chaque membre de ma famille que je ne révélerai jamais son secret, tout au moins tant qu'il ne m'y aura pas autorisée. Enfin, il s'explique, et ce qu'il me raconte me semble incroyable. C'est un véritable secret de famille, très bien gardé, depuis plus de cinquante ans, par quelques personnes seulement. Un secret qui pourrait faire l'effet d'une bombe dans le Royaume saoudien.

« Ma grand-mère n'était pas saoudienne d'origine, mais syrienne. Son nom de jeune fille est Samson : elle était juive. Elle a fui la Syrie avec ses parents lors de la guerre du Golan, l'annexion du Golan en 1967 par Israël. Ses parents étaient commerçants, ils avaient un peu d'argent, mais ils sont partis en abandonnant tout sur place. Ils se sont installés au Liban et ont essayé de faire leur vie là-bas. C'était dur. Ma grand-mère avait vingt ans, mon âge. Six mois plus tard, à Beyrouth, elle est tombée folle amoureuse d'un jeune homme. Une passion partagée. C'était le prince Al Saoud, mon grand-père. Bien sûr, il était hors de question qu'il épouse officiellement une juive ! Donc, avec la famille de ma grand-mère, ils se sont mis d'accord : il l'a épousée, et l'a ramenée au royaume d'Arabie Saoudite où il l'a présentée comme syrienne. Mes arrière-grands-parents avaient interdiction de mettre les pieds en Arabie. Mais leur fille, ma grand-mère, allait régulièrement les voir au Liban, et subvenait à tous leurs besoins... Tu vois,

ça a un intérêt pour une juive d'épouser un Saoudien, ajoute-t-il, malicieux. À la Cour, personne n'a jamais su que l'épouse syrienne était juive, de toute façon c'était tellement inimaginable qu'un Al Saoud ramène une juive qu'à mon avis ça n'a traversé l'esprit de personne! Ils ont eu plusieurs enfants, dont ma mère. Donc elle est juive... Comme mon frère Talal et ma sœur Sultana. Comme moi! »

Je reste silencieuse. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le prince Saddam, sa mère, sa sœur et son frère sont juifs... Et tous les membres de leur famille, ou presque, l'ignorent! Saddam me raconte que le grand-père saoudien avait fait jurer à ses enfants de ne jamais révéler l'origine de leur mère, y compris à leurs propres enfants, de crainte d'être non seulement bannis de la Cour, mais condamnés, emprisonnés et peut-être même exécutés, puisque aucun juif n'a le droit de fouler la terre saoudienne.

Mais la mère de Saddam a passé outre à cette interdiction, m'explique-t-il. Elle a raconté toute l'histoire à sa sœur et à lui-même, puis à leur frère Talal, quand ils étaient encore très jeunes.

« Chacun de nous devait jurer de n'en parler à personne, nous n'avions même pas le droit d'en parler entre nous! De toute façon, nous n'aurions même pas essayé : ça avait l'air si grave, ce secret, que nous avions trop peur d'être punis si nous parlions! »

Jusqu'à ce jour, m'assure-t-il, il a respecté la consigne, et n'en a parlé ni avec sa sœur, ni avec son frère, encore moins avec quelqu'un d'autre. Tous les trois se sont comportés comme s'ils ne savaient rien. Leur mère n'a plus jamais évoqué le sujet, et ils n'ont jamais osé lui demander des détails. Leurs cousins, leurs oncles et tantes sont tous du côté de son père, ils ne sont pas au courant.

« Mais avec toi, m'avoue-t-il, c'est différent. Je n'ai pas le choix, c'est dingue, ça me torture depuis le premier jour où je t'ai vue. Je suis tombé fou amoureux de toi immédiatement, et je me disais que, si tu ne connaissais pas mon secret, jamais tu ne me regarderais sérieusement! Mais moi, je savais que rien ne s'oppose à notre amour, puisque je suis juif! Tu imagines le dilemme? Rompre le silence ou te perdre! J'ai attendu le plus longtemps possible... Maintenant. »

Je suis très émue, et un peu décontenancée. Fière qu'il me prouve ainsi la confiance immense qu'il a en moi... Et tellement soulagée! Il a raison, rien ne nous empêche même... de nous marier un jour! Nous sommes juifs tous les deux, et même si j'ai eu des flirts avec des garçons qui ne l'étaient pas, je n'aurais jamais pu envisager une histoire sérieuse avec l'un d'eux... à cause de la religion.

Je sais que les lourds secrets familiaux comme celui de la famille de Saddam existent, surtout dans la génération concernée par les guerres de 1967 ou celle de 1973. Les juifs ont souvent été chassés des pays arabes, lors des guerres d'indépendance ou plus tard. Des bouleversements historiques qui ont vu des milliers de personnes s'enfuir de pays arabes qui étaient pourtant aussi les leurs.

Bien sûr, je m'engage à ne jamais en parler à qui que ce soit, pas plus à mes amis qu'aux siens, qui ne sont évidemment pas au courant. En mon for intérieur, je me dis qu'il faudra bien, en revanche, le dire un jour à ma famille. Si notre relation devient vraiment sérieuse. Tout à coup, c'est comme si se levait la chape de plomb qui pesait sur notre relation. J'ose enfin m'avouer à quel point Saddam m'a conquise, à quel point j'aimerais que notre aventure dure. Cette soirée-là va être décisive pour

nous deux. C'est décidé: mon amie Rébecca rentrera à Paris sans moi, je ne peux pas quitter Saddam. Lui non plus ne veut pas que nous nous séparions. Je vais m'installer chez lui.

Pour que mes parents ne se doutent de rien, je leur raconte que j'ai trouvé un petit boulot qui me permet de rester un peu plus longtemps à Londres... Je n'aime pas leur mentir, mais si je leur dis que je reste parce que je suis tombée amoureuse d'un prince arabe... Ils risquent de sauter dans le premier Eurostar pour venir me chercher! Durant quinze jours, et quatorze nuits, Saddam et moi ne nous quittons pas.

Chaque heure qui passe nous rapproche un peu plus l'un de l'autre. Nous avons tant de choses à nous dire! C'est étonnant: bien que nos vies aient été totalement différentes, dans deux pays très éloignés, nous nous rendons compte qu'enfant nous avons ri devant les mêmes dessins animés, et qu'adolescents nous avons pleuré devant les mêmes films, et adoré les mêmes chanteurs! D'une vieille valise, il sort un cahier d'école tout taché et rempli d'une grosse écriture ronde: R. Kelly, Whitney Houston, Babyface ou Montell Jordan... Comme moi, il en est dingue. C'est magique.

Plus je le regarde, plus je le trouve beau, viril et séduisant. J'aime ses mains, longues et fortes, j'aime sa façon de marcher à grands pas, le roulis de ses épaules, et ses gestes précis, sa façon de plisser les yeux quand il allume sa cigarette, de me prendre tendrement dans ses bras... J'aime son regard qui se fait doux sur moi. Je suis déchirée de devoir rentrer bientôt à Paris: je suis sûre qu'il m'aime aussi. Mais comment notre amour pourrait-il résister à la séparation? C'est pour cette raison, je crois, que je ne veux pas « craquer » et faire l'amour avec lui. Nous flirtons, c'est tout. C'est aussi pour moi



une façon de le tester... Une vieille recette! Et je dois dire qu'il est adorable: il est très tendre, très patient, il respecte mes réserves et m'assure qu'il peut attendre... Il a surtout peur, m'avoue-t-il, que moi, je ne l'attende pas. Et moi, je me garde bien de le rassurer. Je ne lui dis pas que je sens mon cœur lâcher à l'idée que bientôt nous serons loin l'un de l'autre: à quoi cela servirait-il?

Je profite de nos moments de bonheur, jusqu'à ce que le train quitte la gare Saint-Pancras, avec moi à bord. Je suis triste. Et pessimiste: sans moi, à nouveau pris dans le tourbillon de la vie londonienne, Saddam risque de m'oublier très vite. Non seulement il est prince, mais il mène une vie trépidante, et moi je suis tout simplement une petite étudiante parisienne qui a vécu un conte de fées, le temps des vacances.

Un monde nous sépare! Bonne raison, n'est-ce pas, pour que notre rencontre s'efface peu à peu de sa mémoire...